

De la construction à la déconstruction du statut de la femme dans *Sous fer* de Fatoumata KEITA, *La vie en rouge* de Vincent OUATTARA et *Les impatientes* de Djaili Amadou AMAL

ZONOU Zoulcoufouli
Université Norbert Zongo de Koudougou (Burkina Faso)
zoulzonou6408@gmail.com

RASS. Pensées Genre. Penser Autrement. VOL 4, No1 (Juin 2024)

Résumé

Le sujet soulève la problématique générale de la marginalisation de la femme africaine qui croupit sous les ordres indésirables de l'homme. Si dans les livres saints, il est enseigné selon une mythologie de source lointaine que le bonheur de l'homme a immédiatement disparu à cause de la curiosité et de l'imprudance de la femme, la philosophie cartésienne démontre que cette vision de la société relève d'une pure et simple jalousie de l'homme qui ne veut pas partager son autorité avec un autre genre. Dans la littérature africaine écrite, le statut de la femme africaine est doublement dépeint. D'une part, l'image d'une femme qui ploie sous le poids des valeurs traditionnelles et d'autre part, l'image de cette femme qui s'évertue pour arracher sa part d'autonomie des mains de la société. C'est ce conflit social que notre article se veut d'examiner à travers la sociocritique.

Mots clés : Marginalisation, mythologie, sociocritique, tradition, philosophie cartésienne

From construction to the deconstruction of the status of the woman in *Under iron* by Fatoumata KEITA, *Life in red* by Vincent OUATTARA and *The impatientes* by Djaili Amadou AMAL

Abstract

Our communication raises the general problem of the marginalization of African women who languish under the unwanted orders of men. If in the holy books it is taught according to a mythology from a distant source that man's happiness immediately disappeared because of the curiosity and imprudence of woman, Cartesian philosophy demonstrates that this vision of society is of pure and simple jealousy of the man who does not want to share his authority with another gender. In written African literature, the status of African women is doubly portrayed. On the one hand, the image of this woman who bends under the weight of traditional values and on the other hand, the image of this woman who strives to wrest her share of autonomy from the hands of society. It is this social conflict that our article aims to examine through Sociocriticism.

Key words: Marginalization, mythology, sociocriticism, tradition, Cartesian philosophy

Introduction

La femme est cet être dont le rôle et la place en Afrique demeurent une chimère. Ballottée par les courants de la masculinité, la femme africaine en particulier est en permanente quête d'un mieux-être. Ainsi, faisant une problématique de plus en plus accrue, le statut de la femme africaine dans le paysage romanesque est marginalisé. Ce faisant, des romanciers africains tentent de déconstruire ce statut tant imposé à la femme par le pouvoir patriarcal. Dans les romans africains francophones, on en trouve pertinemment et dans la réflexion qui est la nôtre, nous voudrions appréhender la place de la femme africaine dans trois romans africains francophones **à savoir** *Sous fer* de Fatoumata KEITA, *La vie en rouge* de Vincent Ouattara et *Les impatientes* de Djaili Amadou AMAL.

Ce travail, nous souhaitons le bâtir autour de la sociocritique et plus particulièrement la démarche critique de Claude Duchet. Mais avant toute appréciation, une question principale taraude notre esprit : quel est le statut de la femme dans les romans étudiés ? De cette principale question découlent deux questions spécifiques : comment la femme est-elle passée d'une image construite à une image déconstruite dans les romans étudiés ? Aussi quelle est la vision du monde des auteurs du statut de la femme dans le roman africain francophone ? Par-dessus toute cette problématique, nous avons émis des hypothèses dont la principale est que la femme est victime d'un statut de marginalisation dans les romans étudiés.

Comme hypothèses spécifiques, nous admettons que c'est par la révolte pacifique que la femme est passée d'une image construite vers une image déconstruite d'une part et que les auteurs s'insurgent tous contre les violences faites aux femmes dans les romans étudiés. Quant aux objectifs, le principal est de définir le statut de la femme dans les romans étudiés. Les objectifs spécifiques consistent d'une part à déterminer les modalités de construction vers la déconstruction de la femme dans les romans étudiés et d'autre part de dégager les visions du monde des auteurs

La sociocritique est une approche du texte littéraire forgée dans les années 1971 par Claude DUCHET. Inspirée de la sociologie d'Émile DURKHEIM et de la sociologie de la littérature de Pierre BOURDIEU, la sociocritique est selon C. DUCHET (1976 : 4) « *une poétique de la socialité, inséparable d'une lecture de l'idéologique dans sa spécificité textuelle.* ». Tant la sociocritique tente d'examiner les relations qui existent entre la société et la littérature, tant elle est selon A. Belleau (1983 :299) « *l'ensemble des moyens conceptuels, analytiques et discursifs mise en œuvre pour l'étude des déterminations et de la signification*

des textes littéraires ». Outre cela d'autres sociocriticiens s'inscrivent dans la même vision selon laquelle la sociocritique serait l'approche des textes littéraires à même de dégager les structurations sociales dans les productions littéraires. P. BARBERIS (1999 : 12) estime que : « *la sociocritique désignera donc la lecture de l'historique, du social, de l'idéologique, du culturel dans cette configuration étrange qu'est le texte* ». Bâtie autour des tendances de P. ZIMA, E. CROS, P. BARBERIS, et de C. DUCHET, la sociocritique se déploie dans l'œuvre littéraire à travers des démarches bien spécifiques. Pour la présente réflexion, nous convoquons la démarche sociocritique de C. DUCHET, qui s'élabore à travers les étapes suivantes : la société de texte, la société de référence, le sociogramme et la vision du monde. Aussi, voudrions-nous construire notre réflexion autour de trois principales étapes de la démarche duchéenne.

1- Méthodologie

Le statut de la femme dans le roman africain francophone est ambivalent d'autant plus que la société africaine génère un second rôle à cette motrice du développement. Ainsi, pour cerner cette ambivalence nous sommes enclin de s'intéresser à la théorie de la sociocritique. Cela dit, la démarche socio-critique duchéenne nous paraît de surcroît le filet analytique convainquant pour prospecter les mailles de la construction et de la déconstruction de la place de la femme dans le roman africain francophone. Pour ce faire, les bibliothèques sur place, les bibliothèques numériques, les mémoires et articles ont été d'un grand apport dans notre démarche méthodologique. Aussi l'immanence textuelle obligeant, l'examen de l'image de la femme s'est exclusivement limité aux trois romans. Ceci pour éviter certaines dichotomies ou confusions d'interprétation.

2- Résultats

Cette étude a pour visée principale de prospecter dans le roman africain francophone du XXI^e siècle, le statut subalterne et de marginalisation de la femme. Comme elle est victime depuis les temps immémoriaux, de l'autorité sans partage de l'homme, il va sans dire que les recherches scientifiques se penchent sur cette problématique accrue et cruciale qui réduit la vie de la femme africaine à un quotient nul. Ainsi, l'étude explore la place de la femme dans le roman africain et interpelle les communautés phalocrates à une reconsidération sinon une revalorisation de l'image de la femme.

2-1- De la phallocratie dans le roman africain

La marginalisation de la femme est une réalité dans le récit africain. En effet, elle se présente de façon symétrique dans trois romans africains : *La vie en rouge* de Vincent OUATTARA, *Sous fer* de Fatoumata KEITA et les *Impatientes* de Djaili Amadou AMAL.

Dans le roman *La vie en rouge*, il s'agit d'une société phallocrate. En effet la femme dans cette société est écrasée par le poids des us et coutumes. Elle est faite pour la soumission, le silence, la discrétion et l'aveuglement. Cette autorité que la masculinité a jalousement entretenue et conservée depuis la genèse de l'humanité est l'enfer qui ronge le personnage Yéli. Dans ce roman, il y a une forme de fixation de la femme, celle d'un être étranger et sans d'autorité. Malgré sa beauté comme le disait Sié son bien aimé « *tu es bien jolie, Yéli ! J'étais heureuse d'avoir entendu pour la première fois un homme me faire des compliments sur ma beauté* » p41, Yéli, cette belle créature était réduite au silence. Selon la narratrice :

J'étais née pour me soumettre aux et aux règles de ma société. J'étais née pour être victime de ma soumission. Parce que je suis une femme, parce que ma mère l'acceptait et me l'imposait pour que je l'impose à mon tour à mes enfants. (p. 25)

Dans ce récit, tout acte contraire à la soumission, est considéré comme une transgression des normes de la société. Même le regard de la femme est considéré comme un affront face au pouvoir patriarcal. C'est l'éducation que Yéli se devait de respecter scrupuleusement lorsqu'elle consommait ses premières nuits de noces avec le vieux Sami :

Deux vieilles femmes me conduisirent solennellement dans ma chambre. Un lit en maçonnerie avec un matelas de paille, recouvert d'un drap neuf acheté dans la boutique de Sidiki, entendait impatiemment la consécration de notre amour. J'étais nue comme le premier jour de ma naissance, dans les bras d'un homme. Je ressentis une douleur qui me rappela la vieille Sambèna qui m'avait enlevé le ver de mon derrière. Je n'eus pas le temps de crier. Oui je préservais l'honneur au prix de la douleur, de ma douleur. Les va et vient frénétiques de Sami brulait mon bas ventre. Oh que ça faisait mal. Puis je l'entendis gémir. Enfin tout le monde était heureux, parce que j'avais été à la hauteur de l'honneur. Le lendemain matin de ma nuit de noces je me réveillais avec les cuisses tachées de sang. C'était le sang de l'honneur, mon troisième sang de femme. J'avais perdu mon pucelage. (p.95-97).

La femme dans ce roman est un être victimaire, privée de la moindre jouissance ou du moindre sentiment sexuel car elle est destinée au nom des valeurs traditionnelles à satisfaire les besoins libidinaux de l'homme. Les petits jeux d'amour, les tatouages, même les préliminaires en matière d'amour étaient le signe d'une femme mal éduquée. Dans la société de ce roman, la virginité d'une fille est un signe d'honneur de la famille et la preuve qu'elle est issue d'un foyer exemplaire. C'est pourquoi, au nom de ce principe coutumier, Yéli s'est opposé aux désirs

sentimentaux de son bien aimé Sié en disant ceci : « *mes parents me tuerons s'ils découvriraient que je ne suis pas vierge avant le mariage* ».p61.

Ainsi, à l'instar de Yéli, toute femme dans ce récit est l'objet de brimades, de violences physiques et morales, de souffrances conjugales et d'antipathie. Le corps de la femme est un objet de manipulation masculine et celui-ci doit en abuser de gré ou de force. C'est la raison pour laquelle Yéli a été forcée de partager le lit conjugal avec un vieux désapprouvé, un monstre sur le plan sentimental. Sami est l'incarnation de la désaffection, de la terreur et du pouvoir phallocrate.

Cependant, une déconstruction du statut de la femme marginalisée se perçoit à travers un discours et un comportement rebelle ou révoltant. En effet, dans ce roman, l'image d'une féminité qui s'oppose aux exigences de la tradition perpétuée depuis des temps immémoriaux est manifeste. Yéli exprime les douleurs qu'elle subit par la complicité des valeurs traditionnelles et du même coup s'érige comme la figure de proue qui décide de rompre avec ces anciennes pratiques. Même comme le rappelle la narratrice : « *les miens me l'ont imposé. Ils n'ont pas demandé mon avis, ils m'ont mutilée au nom de leurs traditions. Mon être de révolte refusait la vie que ma mère avait vécue, vivait et qu'elle voulait reproduire comme un modèle.* » (p. 24). Ici, Yéli prend la parole au nom de toutes ces femmes victimes de cet assujettissement pour reconstruire une nouvelle image de la femme africaine, une image représentée par l'honneur, la dignité, l'égalité et le droit à la parole.

Tout comme Yéli qui dit ses peines à l'homme de plume, il est à la charge de toute femme d'extérioriser ses fantasmes afin de déconstruire le stéréotype qui lui fut les temps jadis tribué par le pouvoir patriarcal. Ainsi, sur la table d'entretien Yéli dit ceci : « *dis aux hommes mes souffrances. Apprends mes déboires de femme pour que je sois comprise. Je veux aussi que Dieu m'attende. Il m'arrive souvent de me demander si Dieu existe* » (p24-95). Ces propos sont la marque d'une révolte féminine qui refuse désormais de se subordonner aux atrocités de l'homme.

Les hommes doivent désormais comprendre que la femme n'est pas qu'objet de désir sexuel, ni cette barrique où l'homme doit impunément verser sa semence blanche mais cet être capable de changer la face de l'humanité. L'humanité de l'homme sans la femme devient une misère, une austérité. Si son utilité dans la vie de l'homme est primordiale, c'est depuis la genèse de l'humanité où Dieu a créé Adam pour le faire assister affectivement, socialement, spirituellement et psychologiquement avec Ève. Alors la révolte de Yéli contre la tradition est

légitime car dit-elle : « *mon être de révolte m'avait libérée* » (p.111). Il faut déconstruire ses stéréotypes ou clichés pour contribuer à la libération de la femme. C'est cette déconstruction du statut figé de la femme que Yéli a exécuté en donnant raison à son être de révolte au détriment de son être de soumission.

Dans *Les impatientes* de Djaili Amadou AMAL, la société du roman s'articule autour de la marginalisation de la femme. Elle fait l'objet de soumission, de silence et sans presque autorité. Dans le roman, c'est Hindou et sa sœur qui font l'objet de manipulation de la tradition peulh et de la religion islamique. Selon la narratrice :

Patience, mes filles ! Munyal ! telle est la seule valeur du mariage et de la vie. Telle est la vraie valeur de notre religion, de nos coutumes, du pulaaku. Intégrée la dans votre vie future. Inscrite la dans votre cœur, répétée la dans votre esprit ! Munyal, vous ne devez jamais l'oublier ! (p.7).

Il s'agit des prescriptions ou normes édictées par chaque parent qui donne sa fille en mariage en contexte africain. Ordinairement, la jeune fille mariée est accompagnée des conseils larmoyants de la part de ses tantes, oncles afin qu'elle honore le nom de sa famille. C'est pourquoi son moindre regard porté sur la masculinité est vu comme un affront, une transgression des normes familiales. Hindou et sa sœur n'avaient désormais que de devoir à exécuter et ne devraient aucunement rêver ou prétendre à un quelconque droit. Le droit d'une femme dans ce roman c'est de revendiquer les caprices tant pénibles de l'homme. Ainsi la jeune fille dans cette communauté doit cultiver la vertu de patience car selon la narratrice :

Munyal, mes filles, car la patience est une vertu. Dieu aime les patientes, répète mon père, imperturbable. J'ai aujourd'hui achevé mon devoir de père envers vous. Je vous ai élevées, instruites, et je vous confie ce jour à des hommes responsables ! Vous êtes à présent des granges filles, des femmes plutôt ! Vous êtes désormais mariées et devez respect et considérations à vos époux (p.7).

Le mariage dans ce récit est une libération de la jeune fille sous la responsabilité de ses parents mais une aliénation sous les recommandations de sa vie de couple. Conscientes qu'elles partent désormais dans une « vie de four crématoire », les deux jeunes filles intègrent honorablement les prescriptions de leur oncle Hayatou :

« Respectez vos cinq prières quotidiennes. » ; « Lisez le Coran afin que votre descendance soit bénie »

« Craignez votre Dieu. »

« Soignez soumises à votre époux. »

« Épargnez vos esprits de la diversion. »

« Soyez pour lui une esclave et il vous sera captif »

« Soyez pour lui la terre et il sera votre ciel ».

« Soyez pour lui un champ et il sera votre pluie. »

« Soyez pour lui un lit et il sera votre case »

« Ne boudez pas. »

« Ne méprisez pas un cadeau, ne le rendez pas. »

« Ne soyez pas colériques. »

« Ne soyez pas bavardes »

« Ne soyez pas dispersées »

« Ne suppliez pas, ne réclamez rien. »

« Soyez pudiques. »

« Soyez reconnaissantes »

« Soyez patientes. »

« Soyez discrètes. »

« Valorisez-le afin qu'il vous honore. »

« Respectez sa famille et soumettez-vous à elle afin qu'elle vous soutienne. »

« Aidez votre époux »

« Préservez sa fortune. »

« Préservez sa dignité. »

« Préservez son appétit. »

« Qu'il ne s'affame jamais à cause de votre paresse, de votre mauvaise humeur ou encore à cause de votre cuisine. »

« Épargnez sa vue, son ouïe, son odorat »

« Que jamais ses yeux ne soient confrontés à ce qui est sale dans votre nourriture ou dans votre maison. »

« Que jamais ses oreilles n'attendent d'obscénités ou d'insultes de votre bouche ».

« Que jamais son nez ne sente ce qui pue dans votre corps ou dans votre maison, qu'il ne hume parfum et encens. » p.7-8

Ces prescriptions sont la marque d'une femme investie dans la soumission, en permanent devoir et en quasi absence de liberté. Le mariage dans ce roman est une épreuve corsée et ne peuvent s'y prétendre que les jeunes filles ayant incrustées ces obligations dans leurs esprits. Ainsi, il est clair que la femme africaine en général et les deux jeunes filles à savoir Hindou et sa sœur sont destinées à perpétuer et à renforcer les fondements de la soumission d'une femme :

À partir de maintenant, vous appartenez chacune à votre époux et lui devez une soumission, instaurée par Allah. Sans sa permission, vous n'avez pas le droit de sortir ni même d'accourir à mon chevet ! Ainsi, et à cette seule condition, vous serez des épouses accomplies ! (p.8-9)

Certes, le mariage est une nécessité mais non une obligation. S'il s'avère nécessaire, il doit faire l'objet d'un commun accord et ne doit souffrir d'aucune contrainte. Ainsi le couple devient heureux lorsque les conjoints s'acceptent mutuellement. Ces obligations, même si elles reflètent l'éthique de la religion islamique, ne contribuent pas à l'épanouissement de la femme. Elles sont d'une force écrasante si bien que la jeune fille s'interroge sur sa réelle place dans la société.

Cependant, la jeune fille refuse ce statut d'un être subalterne, aliéné et soumis toute sa vie durant. Un changement radical s'opère de par sa complicité pour déconstruire ce statut phallocrate et représenter l'identité d'une femme rebelle, révoltante. C'est en cela que la jeune fille Hindou, d'une voix surprenante supplie son père : « s'il te plaît Baaba écoutes moi : je ne veux pas me marier avec lui ! s'il te plaît, laisse-moi rester ici, je n'aime pas Mubarak fait-elle, en sanglotant de plus belle. Je ne veux pas me marier avec lui ». p9

Dans ce roman, la société du texte s'articule autour du mariage forcé de Nana à Magandian. Ce système est très ancien en Afrique et L. KESTELOOT (2001, p.284) constate désespérément que « *Le mariage est un contrat social entre familles, où le seul cadet à qui on demande son avis est le garçon. La fille est priée d'obéir. Si elle refuse, elle est maudite ou souvent on la force, il faut respecter l'ordre établi* ». C'est la preuve que la jeune fille en Afrique en général et Nana en particulier ne jouit pas d'une tierce liberté de choisir son conjoint.

Puisque la coutume veut qu'elle se soumette aux prescriptions de sa communauté même si celle-ci semblent dichotomiques au regard de l'évolution de la condition de la femme en Afrique. Il s'agit d'un statut imposé par le pouvoir patriarcal à la femme africaine et c'est en cela que N. GUESSOUS (1988, p.105) remarquait :

La femme n'a souvent que la maternité pour combler le vide de sa vie conjugale ; avoir un enfant est d'ailleurs partie intégrante de son devoir d'épouse et l'on sait que ce devoir est, dans notre société fondatrice du lien marital. La position d'épouse se renforce lors de la grossesse, de l'accouchement, et surtout lorsque l'enfant né est de sexe mâle.

Généralement en Afrique, il n'y a pas de place et de dignité pour une femme célibataire ou stérile. La vie conjugale est bien ponctuée de progéniture et bien plus particulièrement les garçons. C'est la coutume dans ce roman où Nana mène une vie de couple<< sous fer>>, un fer

social conçu par sa communauté pour la maintenir dans un état esclavagiste. Bien dès sa maturité, son père Fata la prévient en ces termes :

D'ailleurs, tu n'es pas sans savoir que tu es déjà fiancée. Mon cousin Hama, tu le sais, a attaché depuis ta naissance un fils autour de ton poignet afin de te réserver à son fils Bouba. Considère-toi comme déjà mariée, Fata je ne veux pas que tu me couvres de honte parmi mes semblables (p.12).

Le mariage forcé de Nana à Magandian était désormais scellé car la tradition le recommande. Cependant, une déconstruction du statut de la femme s'opère à travers la cristallisation des moyens de révolte de la jeune fille Nana. Convaincue selon S.D. BEAUVOIR (1976, p.13) qu' « *on ne naît pas femme, on le devient* », Nana oppose cela à son père : « *Si la décision de mon mariage doit venir d'une personne autre que moi, je serai prête à tout pour faire changer les choses* ». De ces propos, nous constatons que Nana veut enfreindre les règles de la tradition qui réduisent la femme à un être de procréation et de plaisir sexuel.

Les moyens à sa guise, Nana n'hésite pas un seul instant à rompre radicalement avec cette vieille conception que l'humanité masculine a longtemps fait et continue d'entretenir de la femme africaine. Même impuissante elle espère qu' « *un jour viendrait où elle réussirait à briser toutes les pesanteurs sociales pour se marier avec son amoureux* ». C'est dire combien cette jalousie masculine ne doit demeurer un « Testament ». Le monde change permanemment et les anciennes pratiques doivent suivre le courant d'air de ce changement, faute de quoi l'humanité basculera vers l'acquiescement. Libérer la femme est une condition sine qua non si nous voudrions un monde où le bonheur reste durable.

2-2- Les communautés lobi, bambara et peulh comme support social

La société de référence est la société réelle qui a servi de source d'inspiration ou de photographie d'un auteur. Dans *La vie en rouge*, V. OUATTARA s'est inspiré des réalités socio-culturelles de la communauté Lobi ; une ethnie majoritairement installée dans la région du sud-ouest du Burkina Faso dont la capitale est Gaoua. Cette communauté, faut-il le dire, est un peuple abondamment riche en matière de patrimoine culturel. L'un des éléments représentatifs de leur culture est sans doute l'autorité de l'homme. Il en jouit sans le moindre partage. Ainsi, la femme est selon cette communauté un être de procréation et c'est en cela qu'elle ne doit aucunement bénéficier d'une petite fenêtre de liberté. Elle répond favorablement aux violences physiques et morales de la masculinité et la moindre désobéissance entraîne l'humiliation telle que les bastonnades, les injures dévergondées, etc.

Yéli est effectivement une déformation morphologique de l'auteur car dans la communauté Lobi, on emploie couramment le nom « Yéri » qui signifie « la première fille ». Après cinquante années de vie de couple, cette femme du nom de Yéli rompt désormais avec le silence imposé par les valeurs traditionnelles de sa communauté pour exprimer sa douleur, les douleurs de toutes les femmes africaines à l'homme de plume pour que celui-ci plaide ou soit le porte-parole de cette exclusivité.

Au-delà de la fiction ; ce roman est un procès fait à la masculinité afin qu'un espace de liberté et de promotion de la femme africaine soient pris en compte pour le bon devenir de la société. À travers ce récit au goût d'une enquête sociologique, l'auteur veut déconstruire cette image que la communauté Lobi en particulier et celle africaine en général a fait de la femme depuis les temps immémoriaux.

Dans le roman *Sous fer* de Fatoumata KÉITA, l'univers social qui sert de référence pour l'auteure est la communauté malienne et plus spécifiquement les bambaras. En réalité, depuis une époque très ancienne, la femme était considérée comme étrangère dans cette partie de l'Afrique. Elle se doit d'être attentive sur toutes les sollicitations de son époux. Le moindre refus était appréhendé comme un sacrilège. À l'image de Nana, il s'agit de toutes ces femmes africaines qui souffrent du mariage forcé, de la polygamie et de l'excision.

Cette communauté n'admet pas de liberté à la femme malgré son immense contribution dans l'essor des domaines socio-économique, politique, culturel, diplomatique, intellectuel et éducatif. C'est pourquoi D.Y. SACKO (2021, p.28) estime que « *Mougrou ni sabali est cette expression qui désigne une caractéristique qu'une femme doit avoir pour protéger son mariage, ses enfants et son foyer. Il s'agit de sa capacité à endurer des situations difficiles, se sacrifier pour le bien de son foyer et ce dans la patience* ». La femme malienne est éduquée dans le sens de bénir ses enfants grâce à sa soumission et à l'énorme sacrifice qu'elle consent. Tout l'effort qu'elle déploie est couronné de la réussite éclatante de sa progéniture.

Donc la communauté est du bord selon lequel, les fainéants et autres délinquants de la nature sont le résultat de l'insubordination de leurs génitrices. Mais selon la conviction de A. SANOGO (2021, p.50) : « *On ne peut sempiternellement subir les assauts d'un bourreau sous prétexte que la patience et la résignation signifient femme au sein d'un foyer en attendant un lendemain meilleur* ». L'étiquette de femme soumise doit se déconstruire si nous voudrions que la femme africaine soit un maillon fort du développement.

2-7- Le statut de la femme africaine selon les auteurs

L'image de la femme africaine est exprimée par les auteurs à travers leur vision du monde.

Dans *Les impatientes* la société de référence demeure la communauté peulh du grand Sahel en général et la communauté peulh du Cameroun en particulier. En vérité, chez l'ethnie peul, le mariage fait partie intégrante des obligations islamiques. Majoritairement musulmans, les peuls du grand Sahel enseignent dès la tendre enfance à leurs enfants, le sens des cinq piliers de l'islam. C'est ainsi que la jeune fille est inconditionnellement tenue de se soumettre de gré ou de force au choix coutumier de ses parents. Elle exécute les ordres de sa communauté même si ceux-ci lui semblent une mer à boire. Hindou est à l'instar de toutes ces jeunes filles peulhs du Sahel privées de la liberté d'amour.

Couramment, elles pleurent à chaudes larmes pour exprimer leur haine et dégoût à l'endroit de leur conjoint. Mais la tradition recommande qu'une fille bien éduquée s'y soumette pour honorer la dignité des parents. Au demeurant, sous l'angle de la religion, l'islam fait autorité sans d'égal dans l'éducation peul. Ce n'est pas un hasard si Samba Diallo dans *L'aventure ambiguë* est tiraillé entre deux civilisations : l'islam qu'il se doit d'intégrer rigoureusement dans toute sa vie d'homme et l'école française ou la philosophie occidentale qu'il doit aussi assimiler pour mieux apprendre à lier le bois au bois ou à fortiori convaincre sans avoir raison aux dires de la Grande royale. Cela dit, la culture peule est fortement marquée par la religion islamique et cela se comprend aisément dans *Amkouleulh, l'enfant peul* d'Amadou Hampaté BA où Amkouleulh fut victime de la répartition de l'héritage familial du fait de non appartenance biologique de la communauté peulh. Mais au-delà de toute apparence et controverse que nous constatons, c'est la culture peule qui est dépeinte dans ce roman qui force d'admiration pour les études sociologiques, philosophiques, anthropologiques, ethnologiques et littéraires.

3- La vision du monde des auteurs

La marginalisation de la femme étant une réalité, les romanciers africains ne cessent de décrypter avec emphase l'horizon sombre de la vie de celle que toute la communauté masculine traite de sexe faible. De ce fait, la vision du monde qui se dégage dans *La vie en rouge* de V. OUATTARA est double. D'abord, il s'agit pour l'auteur de traduire certaines traditions africaines au tribunal de la morale humaine pour que la femme ne soit plus désormais la victime de cette philosophie qui ne profite qu'à la masculinité. Aussi voudrait-il un certain toilettage ou

recadrage de certaines valeurs africaines qui ne répondent plus aux normes de la morale humaine d'actualité.

De nos jours, on parle de plus en plus de discrimination positive, de l'égalité entre l'homme et la femme, de la représentativité de la femme dans les sphères de décisions car elle a longtemps fait l'objet de malédiction humaine. N'est-ce pas le fameux mythe qui dit que la femme est à l'origine de la souffrance de l'homme parce que sa curiosité l'a conduite à consommer le fruit du jardin de Dieu.

Enfin, V. OUATTARA s'inscrit-il dans une vision de féminisme dans la mesure où il dépeint avec réalisme les violences faites aux femmes. C'est avec un dégoût démesuré que l'auteur dénonce avec véhémence les insanités de certaines traditions en Afrique qui prennent la femme pour la cible d'exploitation. Par-là, il revendique plus de liberté de la femme qui est, selon ses convictions un levier fort du développement. Par ailleurs, l'égalité entre l'homme et la femme ne doit devenir une simple parodie ou du populisme politique d'autant qu'une seule plaie portée à la femme est un géant fossé creusé entre l'humanité et ses rêves. La femme est procréatrice, elle participe au renouvellement et au rajeunissement de la vie et nécessite de ce fait une attention particulière de la part du pouvoir masculin.

Dans *Les impatientes* l'auteure ne tombe pas dans un conformisme littéraire ou une démarche classique. Mais lorsqu'elle aborde la problématique du mariage forcé ou du moins le poids des us et coutumes sur la jeune fille en Afrique en général et particulièrement chez la communauté peulh, cela est vraisemblablement imputable au fait que cette pratique fait toujours peau dure en Afrique.

Si l'école française a énormément contribué à faire régresser cette vieille et vieillissante pratique par le truchement des enseignements civiques et sensibilisation, il n'en demeure pas moins que le mariage forcé fait et reste d'ailleurs une importante source d'inspiration des écrivains et écrivaines africains. Ce mal perdure malgré la forte implication des institutions juridiques et ONG. La preuve est que certains peuples peinent toujours à rompre définitivement avec ces idéaux qui enfoncent davantage l'atmosphère sociale dans un effroyable borbier.

Alors, les écrivains considérés comme des guides éclairés de la société s'appliquent en âme et conscience et de fois au prix de leur vie pour combattre ces pensées africaines. C'est la vision de D. A. AMAL à travers son roman. Elle dénonce non seulement le mariage forcé, cette vieille pratique tapis dans l'ombre de l'islam chez les peuls et la privation de liberté d'amour

endurcie dans cette communauté. Ainsi, le mariage doit, dit-elle, respecter les prescriptions de l'islam mais ne doit pas être l'objet d'imposition.

Sinon il devient un mariage traditionnel car l'islam est farouchement opposé au mariage forcé. Étant une religion de paix et de quiétude, l'islam ne peut aucunement forcer l'union de deux destins dont la conséquence la plus fâcheuse peut être la révolte, l'infidélité et l'insubordination de la femme. Le mariage est union de deux destins, deux familles, deux communautés voire deux villages. Donc il doit faire l'objet d'un commun accord des conjoints pour accoucher une humanité débarrassée des toutes les incartades morales.

Du reste, Fatoumata KEITA ne tombe pas dans une servitude sociale, elle exprime à travers un style réaliste les souffrances de la femme africaine dans la vie conjugale. Dans *Sous fer*, la vision de l'auteure reste sans équivoque la même pour les autres auteurs. En effet, l'auteure s'insurge contre certaines pratiques de déshumanisation que l'Afrique a jalousement conservées et continue de propager. Il s'agit du mariage forcé, de la polygamie et de l'excision.

Cette gamme d'infortune morale réduit la femme à la servitude. Cela dit, Fatoumata Kéita interpelle toutes les communautés sur le strict respect des valeurs morales de la femme africaine en général et la malienne en particulier. Le mariage n'est ni une imposition ni une source d'enrichissement comme ce fut les cas Perpétue et Kany dans respectivement *Perpétue et l'habitude du malheur* de Mongo Béti et *Sous l'orage* de S. BADIAN. De même, une autre vision du monde de ce roman c'est la prise en compte des femmes dans les sphères de décision. Elles ne doivent plus demeurer des éternels suivistes car l'homme sans la femme c'est comme un troupeau sans berger.

3- Discussion

Le sujet de la marginalisation de la femme dans les sociétés africaines reste une réalité. En effet, ce « sexe faible ou facile » a fait l'objet d'une mythologie de malheur d'autant que les livres saints sont pris pour suffisance. Ainsi, on excise la femme sous le couvert d'une éducation de qualité, elle est condamnée dans un mutisme sordide sous prétexte qu'elle est tenue de mener une vie de carpe et pis « la fidèle compagne de la misère » se voit arracher les droits les plus élémentaires : le droit à l'amour, à la liberté d'expression et d'opinion, le droit à la propriété terrestre. Alors, les écrivains africains dans leur aventure sociale se saisissent de la question pour inverser la tendance. Vincent Ouattara dénonce l'excision, cette pratique à la fois sociale et culturelle en ce sens qu'elle prédispose la jeune fille dans un contraste de sensualité et de sexualité. Outre cela, l'auteur insiste sur le respect des droits de la femme pour un

épanouissement effectif. Toutefois, notre réflexion sur le roman débouche sur un processus de libération et de l'indépendance de la femme.

Fatoumata Kéita dans son roman s'insurge contre le mariage forcé dans certaines régions de l'Afrique. Ce mal social perdure malgré les efforts de sensibilisation. La société africaine a une fixation de la femme : un être de procréation et de ménage. Mais nous constatons que les statistiques en termes de mariage forcé sont en baisse cruciale au regard des prises de conscience. Du reste, notre humanité s'est inscrite dans un élan de complémentarité et la femme reste un maillon déterminant dans la marche vers le progrès véritable.

Djâili Amadou Amal se dresse en rempart contre toutes les formes de chosifications dont la femme est victime. Ce faisant, elle interpelle les communautés de tout bord, l'islam en particulier dans un meilleur traitement de la femme et la prise en compte de son choix dans le repère de son avenir. Cependant, notre analyse sur ce roman nous permet d'appréhender la place de la religion islamique dans la domination de la femme. La religion est un refuge des couches vulnérables et nulle mieux que la femme ne saurait bénéficier de cette couverture morale et sociale.

Conclusion

En toile de fond de cette analyse, nous sommes désemparés du fait que le XXI^e siècle connaît toujours des stéréotypes liés à la femme dans l'univers réel et dans la littérature. C'est en cela que nous avons porté une attention particulière sur l'image de la femme dans trois romans africains francophones qui sont tous du même siècle. Successivement, nous avons passé en revue les modalités de subordination de la femme africaine par le pouvoir patriarcal mais aussi les processus de déconstruction de ce statut par les femmes elles-mêmes dans les romans étudiés. Ainsi, la problématique de « marginalisation du deuxième sexe » loin d'être un mal du passé demeure jusqu'à preuve du contraire une infamie sociale qui rabaisse la femme.

Aussi, nous sommes parvenus aux résultats que la femme est victime d'une marginalisation et elle a dû recourir à une révolte pacifique pour déconstruire cette image sans omettre le périlleux combat des auteurs pour faire de la femme le poumon de l'humanité. Les discours clientéliste et démagogique qui essaient les tribunes de l'histoire doivent désormais laisser place à la vérité. Cela dit, au-delà de la littérature, l'homme et la femme doivent jouir des mêmes prérogatives pour la bonne marche de la société.

Références bibliographiques

AMAL Djaïli Amadou, 2019, *Les impatientes*, Yaoundé, Emmanuelle Collas.

BÂ Ahmadou Hampâté, 1991, *Amkouleullh, l'enfant peul*, Paris, J'ai lu.

BADIAN Seydou, 1963, *Sous l'orage*, Paris, Présente Africaine.

BARBÉRIS Pierre, 1999, *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Dunod.

BEAUVOIR Simone, 1949, *Le deuxième sexe*, Tomé I, Paris, Gallimard.

BELLEAU André, 1983, « La démarche sociocritique au Québec ». *Voix et images*, Vol.8, n°2.

BÉTI Mongo, 2003, *Perpétue et l'habitude du malheur*, Buchet-Chastel.

DUCHET Claude, 1976, « Introduction : Sociocriticism. Sub-Stance », Vol.5, n°15.

GUESSOUS Naamane Soumaya, 1988, *Au-delà de toute pudeur. La sexualité féminine au Maroc*, Casablanca, Eddif.

KEITA Fatoumata 2013, *Sous fer*, Bamako, La Sahélienne.

KESTELOOT Lilyan 1967, *Anthologie négro-africaine, histoire des textes de 1918 à nos jours*, Paris, Marabout.

OUATTARA Vincent (2008), *La vie en rouge*, Nantes, Soulières.

SACKO Dia Yaye (2021), *Être une femme Malienne au XXIème siècle*, Tome I, Bamako, Mali Culture.

Zoulcoufouli ZONOU est doctorant en littératures africaines écrites à l'Université Norbert ZONGO de Koudougou/ Burkina Faso. Inscrit en troisième année de Thèse au Laboratoire, Lettres, Arts et Communications (LABOLAC), il a participé à une dizaine de colloques internationaux scientifiques avec des communications qui s'articulent autour des sociétés et leurs pratiques. Il est auteur de trois articles et s'intéresse particulièrement aux problématiques en lien avec la sociologie, la philosophie, la culture et la littérature.

Zoulcoufouli ZONOU
Laboratoire Lettres, Arts et Communication (LABOLAC)
Université Norbert Zongo de Koudougou (Burkina Faso)
01 BP: 376 KOUDOUGOU 01 (LABOLAC/UNZ)
zoulzonou6408@g.mail.com